115

LES MARAIS PONTINS,

OU

LES TROIS BIJOUX,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Théaulon, L. Planard et Lange;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 2 juin 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALBERT sous le nom de CARLO-CARLETTO.	MM. Derval.	BRISQUET, valet de Bérard.	MM. Boutin.
MARCO, hôtellier et bandit.	Sainville.	CHEF DES SBIRES.	Masson.
FABIO, son fils.	Octave.	AMÉLIE, fille de M. Bérard.	Mmes Emma.
M. BÉRARD.	Dormeuil.	FLORETTA, jeune italienne	Mary.
SAINT-GODARD, son neveu.	Levasson.	Sbires.	
		Bandits italiens.	

Le premier acte se passe dans les Marais Pontins, sur la route de Rome à Naples, en 1831.

ACTE PREMIER.

La salle d'une hôtellerie dans les Marais Pontins, ouverte au fond sur la campagne. Il y a l'image d'une Madone sur un pilier; une mandoline est suspendue au mur avec des carabines. Portes latérales, des tables, des chaises.

Un orage au lever du rideau.

SCÈNE I.

FLORETTA, MARCO, *occupé à remonter une carabine.*

Floretta est appuyée sur son rouet et pleure.

MARCO. Quel temps horrible!.. mais je ne dois pas m'en plaindre; il va rendre la route des Marais Pontins impraticable; et l'hôtellerie de la Madone s'en trouvera bien... Floretta!.. Floretta!..

FLORETTA, *relevant la tête.* Maître!

MARCO. Ah! tu pleures, je crois... veux-tu bien chanter, tout de suite.

FLORETTA. C'est que...

MARCO. Je te conseille de te plaindre!.. Est-ce qu'on ne te traite pas ici comme la fille de la maison!..

FLORETTA. Je ne me plains pas, maître; si je pleure, c'est que je m'ennuie...

MARCO. Eh dame! cette hôtellerie des Marais Pontins n'est pas aussi gaie que Naples, Venise, Rome ou Florence; car tu n'as jamais voulu me dire au juste quel est ton pays.

FLORETTA. A quoi bon?.. ma famille est trop pauvre pour me racheter; ce dernier sacrifice achèverait de la ruiner... je suis résignée.

Bibliothèque Nationale R.F. Imprimés

MARCO. Il y a des momens où je suis tenté de le croire! tu es gaie, tu chantes, tu ris avec nous... tandis que ce matin... tu as l'air d'une conspiration manquée.

FLORETTA, *à part.* Il a raison, contraignons-nous.

Air de Turiaf.

Le noir chagrin qui cause ma souffrance,
Je dois ici le cacher à leurs yeux
Pour mieux tromper leur sombre vigilance,
Gardons toujours, gardons un air joyeux.
Chantant en faisant tourner son rouet.
Quand l'amour est là,
Point de tristesse. *bis.*
Car sa douce ivresse
Nous réveillera,
Nous enchantera,
Le chagrin fuira,
Le bonheur viendra.
Tra la la la la, etc.

MARCO. A la bonne heure, voilà comme je t'aime... Vas, console-toi, Floretta... nous finirons par quitter ce vilain pays... tu épouseras l'un de mes fils, et nous irons vivre... à Venise ou à Florence avec la petite fortune que j'amasse!.. Sans mes principes, il y a long-temps qu'elle serait faite, ma fortune.

FLORETTA. Vos principes, maître?

MARCO. Sans doute. Tu me connais, je me suis toujours fait un scrupule de voler les voyageurs qui descendent chez moi, attendu que mon auberge est sous la protection de la madone dont elle porte l'enseigne .. et qu'un saint monastère n'est qu'à deux portées de carabines... mais alors... comme il ne faut rien perdre... et que je dois, avant tout, faire mon état, je vais attendre les voyageurs sur le grand chemin .. ce qui est bien plus difficile et plus dangereux... c'est peut-être une faiblesse, mais jamais je n'ai pu me départir de mes principes, aussi... je suis idolâtré des capucins du voisinage, estimé des sbires qui poussent des patrouilles jusqu'ici, et généralement révéré de tous les bandits, qui m'appellent leur père, à cause de mes cheveux blancs et des conseils vertueux que je leur donne.

Musique de patrouille.

MARCO. Hein! qu'est-ce donc que cela?

FLORETTA. C'est une patrouille de sbires. (*A part.*) Si j'osais...

MARCO. Par le temps qu'il fait!

FLORETTA. Ils cherchent quelques bandits, sans doute.

MARCO. Oh non! les soldats du Pape ne se seraient pas mis en campagne pour si peu de chose, et pendant un pareil orage.. Ils viennent par ici?

FLORETTA. Les voilà!

MARCO. Si je n'étais pas connu pour mes principes, ça m'inquiéterait toujours.

SCÈNE II.

Les Mêmes, PREMIER SBIRE, SBIRES, *en entrant, ils ploient leurs parapluies.— Ils en ont un chacun.*

CHŒUR.

Air du Hussard.

Soldats, nous rions d'un déluge,
Et nous le narguons sans effort,
Mais, ici, cherchons un refuge,
Car, vraiment, le vent est trop fort!

PREMIER SBIRE. Du vin, Marco.

MARCO. Eh! c'est l'ami Benedetto. (*A part.*) Je suis tranquille, il est pour la politique. (*Haut.*) Floretta, allons, du vin à ces braves, et du meilleur.

PREMIER SBIRE. Je reconnais là mon vieil ami.—Messieurs, je vous présente un ancien, avec lequel j'ai passé ma tendre jeunesse.

MARCO, *bas en riant.* Tu ne leur dis pas où, fripon.

PREMIER SBIRE, *bas.* Nous avons été long-temps liés par le cœur.

MARCO, *bas.* Et par le pied.

PREMIER SBIRE, *bas.* Veux-tu bien te taire! (*Haut.*) C'est un homme à principes, messieurs.

MARCO. Je m'en vante.

PREMIER SBIRE. Et dont les opinions sont connues... ce n'est pas lui qui nous fait courir par cet effroyable temps!

MARCO. Oh! non certainement... Je vois que ce n'est pas pour inquiéter ces pauvres bandits que vous êtes ici.

PREMIER SBIRE. Des bandits!.. L'infanterie du Pape ne se dérangerait pas pour eux... nous cherchons des carbonari, mon cher, des conspirateurs échappés de Naples...

MARCO, *à part.* J'en étais sûr!

PREMIER SBIRE. Mais, à propos de conspirateurs, il serait bien possible que l'orage fît abattre chez toi, quelques-uns de ces oiseaux de passage!.. et, comme tu es averti, tu peux faire un bon coup...

MARCO. Chez moi!.. faire arrêter quelqu'un, dans l'hôtellerie de la madone! tu me dis cela, toi qui connais mes principes.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Qui moi, livrer sans nul scrupule,
Ceux que le ciel conduit chez moi ;
Non, non, dut-on me trouver ridicule
J'observe une plus sainte loi
Et n'accepte pas cet emploi.
En tous lieux chacun le proclame,
Il faut respecter le malheur
Même dans un conspirateur...
Et le métier le plus infâme
C'est le métier de dénonciateur.

PREMIER SBIRE, *à part*. Où diable l'honneur va-t-il se nicher! (*Haut.*) A boire. (*Floretta lui verse du vin.*) Oh! oh! voilà une petite brune qui a les yeux encore plus pétillant que tou vin, Marco.

FLORETTA. Monsieur le sbire est bien honnête.

PREMIER SBIRE. Est-ce ta fille?

MARCO. Non; une petite orpheline, que j'ai recueillie chez moi, et à laquelle je cherche à donner toute les vertus dont je suis susceptible. Je me propose de la marier au plus jeune de mes fils, qui est allé apprendre son état en Calabre.

PREMIER SBIRE. Quel état?

MARCO, *à part*. Il me le demande.

SCÈNE III.

Les Mêmes, FABIO, ALBERT, *en costume de bandit italien et tenant une carabine.*

FABIO, *entrant le premier par la porte à droite*. Par ici, Carlo, par ici!

ALBERT, *entrant*. Ciel! les sbires!

PREMIER SBIRE. Quels sont ces deux hommes?

FABIO. C'était bien la peine de prendre tant de précautions.

MARCO. Mon fils Fabio, d'abord, quant à l'autre, je ne le connais pas.

FABIO. Carlo-Carletto, montagnard.

MARCO, *à part*. On sait ce que ça veut dire.

PREMIER SBIRE, *examinant Albert*. Que viens-tu faire dans les Marais Pontins...

ALBERT. Garder les taureaux sauvages, et faire la chasse aux carbonari de Naples, que l'on cherche.

PREMIER SBIRE. Ah! ah! ton port d'armes.

ALBERT. Le voilà!

Il lui donne un papier.

PREMIER SBIRE, *lisant*. Le podestat de Fondi... le signalement exact... C'est bien... tu es en règles, et ton zèle pour la sainte cause est honorable.

ALBERT. Par St.-Janvier, la récompense est assez belle.... nous mourons de faim dans nos montagnes, et quand on nous a lu la proclamation du cardinal gouverneur, j'ai dit à ma vieille mère : « Femme, puisqu'il y a de l'or à gagner dans la plaine; j'y vais descendre... » J'ai pris ma carabine, et me voilà!

Air d'Adam.

Ma carabine, mes amours,
Est la compagne de ma vie,
Et, toujours, cette noble amie,
A su venir à mon secours.

Que le daim sur les rocs s'élance,
Que le sanglier paraisse au loin
Sans embarras, et sans témoin,
Qui les soumet à ma puissance. *bis.*
Ma carabine, mes amours, etc.

Franchise, loyauté, constance,
C'est le refrain du montagnard;
Mais aussi, je le dis sans fard,
Malheur à celui qui m'offense.

ENSEMBLE.

Sa carabine, ses amours, etc.
Ma carabine, mes amours, etc.

MARCO. Le drôle paraît déterminé.

PREMIER SBIRE. Jusqu'à présent, tu n'as pas été plus heureux que nous, à ce qu'il paraît.

ALBERT. Je commence à croire que les ministres de Naples, ont encore rêvé cette conspiration-là.

PREMIER SBIRE. Hein! qu'est-ce que c'est que ce langage! apprends, drôle, que les ministres ne rêvent jamais.

ALBERT. Dam! moi, ce que j'en dis, c'est la peur de ne pas gagner la récompense promise, et, vous conviendrez que ce serait vraiment bien mal, de déranger, pour rien, de braves gens comme nous, de leurs paisibles travaux.

PREMIER SBIRE. C'est bon! cherche et tu trouveras; partons, mes amis.

MARCO. Un moment, le coup de l'étrier, le montagnard va boire avec nous, puisqu'il est des nôtres.

ALBERT. Volontiers.

Reprise du cœur précédent.

Ma / Sa carabine mes / ses amours, etc.

Ils trinquent tous. Les sbires sortent après avoir repris leurs parapluies. Marco les accompagne, ainsi que Fabio.

FLORETTA. *à part*. Je voudrais bien lui

parler, mais, soyons prudente; ils ont toujours les yeux sur moi.

ALBERT. Ma belle enfant, pouvez-vous me donner une chambre?

FLORETTA. Je vais vous préparer notre plus belle.

ALBERT. Je n'y tiens pas; le premier lit venu, car je tombe de lassitude,

FLORETTA. Oh! il n'y a rien de trop beau, pour un joli garçon comme vous.

Elle sort.

SCÈNE IV.

ALBERT, *seul, assis.*

Après une marche de trois jours et de trois nuits, trouverai-je enfin un peu de repos dans cette misérable auberge! toujours harcelé, toujours poursuivi! c'est avec la plus grande peine que j'ai pu parvenir jusque dans cette contrée, où de nouveaux dangers m'attendent, sans doute! embarquez-vous donc dans de folles expéditions! il a fallu tout quitter, parens, amis, patrie, et renoncer, peut-être, à revoir jamais cette jeune étrangère... Quel charme répandu dans toute sa personne! je n'en saurais douter, elle avait remarqué mon empressement à me trouver partout où elle portait ses pas, et quand je fus assez heureux pour la secourir... Mais est-elle mariée?.. est-elle libre encore? c'est ce que je n'ai pu savoir, j'ignore même quel est son pays; je la crois française, il y a dans les femmes de cette nation, je ne sais quelle grace qui les trahit toujours; mais où pouvoir la retrouver!

Air de Bérat.

Des bords heureux qui m'ont vu naître,
Quand je m'éloigne pour jamais,
Sa présence aurait su peut-être,
Adoucir mes cruels regrets.
Mais, loin de toi, chère Italie,
Puis-je rêver d'autres amours!
C'est le soleil de la patrie
Qui, seul, pour nous, fait luire les beaux jours.

Même air.

Du ciel de la noble Ibérie
On vante le riant azur.
De la France, en tous lieux chérie
Le ciel, dit-on, est doux et pur.
Mais, dans l'exil, l'ame flétrie,
Sombre partout, languit toujours;
C'est le soleil de la patrie
Qui, seul, pour nous, fait luire les beaux jours,

SCÈNE V.

ALBERT, FLORETTA.

FLORETTA. Votre chambre est prête, seigneur montagnard...

ALBERT. Merci, ma belle enfant.

Il sort.

FLORETTA, *seule, haut.* Belle! belle! et il ne m'a pas encore regardée... il doit être fier, ce garçon-là! (*A part.*) Si j'osais me confier à lui!

SCÈNE VI.

FLORETTA, MARCO, FABIO.

MARCO. Où diable as tu donc rencontré ce montagnard, Fabio?

FABIO. Près de la ferme d'Arello, il était égaré et m'a demandé sa route; je l'ai conduit ici. (*Bas.*) Il n'est pas plus montagnard que vous et moi... c'est un brave de la bande de Jacobi.

MARCO. Ah! ah!

FABIO. C'est lui qui a eu la maladresse d'arrêter le cardinal Caprara, le cardinal en est malade de peur, et la tête de Carlo est mise à prix.

MARCO. Que diable aussi va-t-il s'aviser d'arrêter un prince de l'église... Vois-tu, Fabio, mon fils, quand on n'a pas de principes, on finit toujours mal.... Où est ce jeune homme, Floretta?

FLORETTA. Maître, il est allé se reposer, je parie qu'il dort déjà bien tranquillement.

MARCO. Il a raison; ma maison est sûre... je m'en flatte.

FABIO. Je vous quitte, mon père, les amis m'attendent à la Croix-Noire, à deux pas d'ici... j'y vais à pied.

MARCO. Ah! ah! est-ce qu'il y a quelque expédition sous jeu?

FABIO. Un convoi de mulets, chargé de marchandises pour Terracine... l'affaire est sûre... nous sommes en force... je vous ai mis au partage, pour tout le gain de la journée.

MARCO. Très bien... mais, souviens-toi des conseils paternels, Fabio... beaucoup de vols et peu d'assassinats... avec ça, on vit long-temps... même dans les Marais Pontins.

FABIO, *lui serrant la main.* Je serai digne de vous, mon père.

Claquement de fouet.

MARCO. Des voyageurs! qui passent, sans doute...

FLORETTA, *regardant*. Une belle berline à quatre chevaux...

FABIO. Ah! la voilà dans la grande ornière que vous avez faite...

MARCO, *se frottant les mains*. C'est bien, la fortune nous arrive de tous les côtés... adieu mon enfant; sois brave, mais ne t'expose pas.

FABIO, *sortant*. Soyez tranquille.

MARCO. Toi, Floretta des soins, des égards, beaucoup d'égards pour tous ceux qui descendent à l'hotellerie de la Madone.

SCÈNE VII.

MARCO, M. BERARD, ST.-GODARD, AMÉLIE, FLORETTA.

FLORETTA. Entrez, madame et messieurs, entrez...

M. BÉRARD. Je vous déclare, que je n'ai vu de ma vie, un postillon si entêté; je lui crie : à gauche! à gauche! la route est superbe! et il s'obstine à nous jeter à droite dans une ornière dont nous ne pourrons plus sortir.

SAINT-GODARD. C'est un petit malheur, cher oncle; ma cousine avait besoin de repos.

Il la fait asseoir.

AMÉLIE. Oui, mon beau-père... la route m'a beaucoup fatiguée; et depuis que nous sommes entrés dans les Marais Pontins, j'éprouve je ne sais quel accablement.

M. BÉRARD. Effet ordinaire de la localité; je me suis laissé dire que l'air des Marais Pontins... était des plus insalubres... selon Tacite...

SAINT-GODARD. Le voilà dans ses classiques, ce sera long. Eh bien, selon Tacite...

M. BÉRARD. Toute une armée romaine y manqua périr... aussi... faut-il se hâter d'en sortir... Saint-Godard, occupez-vous de la voiture.

SAINT-GODARD. Moi, cher oncle... je ne suis pas fâché de m'arrêter un peu. (*Allant à la porte.*) Brisquet!.. veillez sur mon trésor.

MARCO, *à part*. Son trésor! (*Bas à Floretta.*) Quel est le postillon qui les conduit?

FLORETTA. Paolo.

MARCO, *bas*. Ah! je ne m'étonne pas... donne-lui le pour boire convenu...(*Haut.*) Ces postillons sont d'une maladresse!..

M. BÉRARD. Etes-vous le maître de l'hôtellerie?

MARCO. Oui, monsieur, pour vous servir.

M. BÉRARD. Donnez vos ordres, je vous prie, afin qu'on tire notre berline de cette maudite ornière, je ne serais pas fâché de sortir des Marais Pontins, le plus tôt possible, je ne vous dissimulerai point qu'ils n'ont pas une très bonne réputation; mais je suis sûr qu'on exagère!.. selon Tacite. (*A part.*) Saint-Godard! Eh! allez donc?

MARCO. M. Tacite a beau dire... Il y a des honnêtes gens partout, et tous ces récits de voyageurs...

SAINT-GODARD. Bah! des histoires des contes de bonnes femmes, est-ce que vous avez peur, ma cousine... moi, je n'ai pas peur du tout... et je donnerais quelque chose pour voir un de ces affreux bandits dont on parle tant!

MARCO, *à part*. On pourra lui procurer ce plaisir. (*Haut.*) Je vais donner des ordres pour relever la voiture de ces messieurs.

Il sort un moment et rentre bientôt.

FLORETTA. Madame a-t-elle besoin de quelque chose?

AMÉLIE. Je désire une chambre où je puisse me reposer un instant.

M. BÉRARD. Te reposer... mais, nous allons nous remettre en route, mon enfant...

SAINT-GODARD. Oh! pourquoi, pourquoi tant se presser... reposez-vous quelques heures, ma cousine; moi, pendant ce temps, j'irai à la découverte dans les environs... peut-être trouverai-je encore quelque pierre précieuse... allez ma petite...

Floretta sort.

M. BÉRARD. Mon neveu, je vous déclare, que vous êtes l'être le plus insipide avec vos pierres... vous nous faites perdre tout notre temps en route, et pourquoi?.. pour ramasser des cailloux.

SAINT-GODARD. Des cailloux! si l'on peut appeler de ce nom, des pierres du plus haut intérêt! des fragmens de ruines antiques!.. qui me formeront le plus beau cabinet d'archéologie... il serait beau, vraiment, qu'un homme comme moi, eût fait le voyage d'Italie sans en rien rapporter.

M. BÉRARD. Nous ne pouvons pas nous plaindre du résultat de notre voyage... d'abord, l'air de Naples, avait fait beaucoup de bien à ma chère Amélie.

Marco rentre.

AMÉLIE. Oh! oui, mon père, beaucoup de bien; mais, depuis que nous avons quitté cette ville...

M. BÉRARD. Et puis, nous rapportons, tous les trois, en France, les souvenirs les

plus glorieux de la ville éternelle, comme l'appelaient les Romains.

MARCO. Qu'est-ce donc qu'ils comptent en rapporter?

M. BÉRARD. Moi, d'abord, cette superbe tabatière en or, avec les clés de Saint-Pierre, en diamans.

Il la montre.

SAINT-GODARD. Moi, cette magnifique montre à répétition, ornée de pierreries et qu'on évalue à mille écus.

Il la montre.

AMÉLIE. Et moi, cette belle bague, qui, je crois, n'a pas sa pareille... voyez l'éclat de ces brillans! et comme elle me va bien.

Elle la montre.

SAINT-GODARD. Et ma montre, comme elle me va!

M. BÉRARD, *jouant de sa tabatière.* Je ne vous dissimulerai pas que ma tabatière ne me va pas mal non plus!..

MARCO, *à part.* Mais tout cela m'ira fort bien aussi.

M. BÉRARD. Et tout cela nous vient de la munificence du Saint-Père, auquel nous avons eu l'honneur de présenter ensemble, une bible magnifique, avec gravures, et sortie de mes presses, quand j'étais imprimeur...

SAINT-GODARD. Ce qui ajoute un prix infini à ces bijoux, c'est qu'ils ont été bénis par le Saint-Père... avec ça que nous avons eu l'honneur de baiser la mule du Pape!

MARCO, *se découvrant.* Je vois, avec plaisir, qu'ils ont des principes.

Il sort.

FLORETTA, *rentrant.* La chambre de madame est préparée.

M. BÉRARD. Va, mon enfant... mademoiselle, ne la quittez pas, je vous prie.

Amélie sort avec Floretta.

SCENE VIII.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

M. BÉRARD. Mon cher neveu, je vous déclare, que je suis très inquiet sur la santé de ma fille, sa tristesse me semble augmentée depuis notre départ de Naples.

SAINT-GODARD. Cher oncle, il faut nous marier, et sa mélancolie se dissipera au feu de mon amour, comme l'ombre s'évapore aux rayons du soleil naissant.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, que j'ai imprimé plus d'une fois, cette belle phrase, dans mes classiques grecs et latins. Mais, si j'étais sûr que ce mariage rendît à ma fille, sa gaîté, sa fraîcheur...

SAINT-GODARD. Le mariage produit toujours cet effet-là sur les personnes bien nées... d'ailleurs, toutes vos affections se concentrent, aujourd'hui, sur votre fille, sur votre neveu, et sur la petite fortune que vous avez amassée en réimprimant les classiques... pourquoi ne pas réunir en faisceau tous les objets de votre affection, c'est-à-dire, votre fille, votre fortune et moi, nous vivrions tous les quatre dans une douce intimité.

M. BÉRARD. Oui, cela ferait un faisceau assez agréable, nous parlerons de cela à notre retour à Paris, et, si mon Amélie vous aime...

SAINT-GODARD. Mais je me flatte d'être assez bien placé dans son cœur de jeune fille.

M. BÉRARD. Je le désire; mais j'ai cru un moment, à Naples, qu'elle avait distingué quelqu'un.

SAINT-GODARD. Quelqu'un! qui?

M. BÉRARD. Mais ce jeune homme qui la délivra, elle et ses compagnes, de la brutalité de ces lazzaroni qu'elles avaient rencontrés sur le bord de la mer... Amélie m'en parlait avec une chaleur, un enthousiasme!.. et ce jeune homme qui refuse de m'être présenté et se dérobe par la fuite à notre reconnaissance.

SAINT-GODARD. Par la fuite!.. C'était peut-être quelque aventurier... l'Italie est la terre classique des aventuriers... et je croirais...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Monsieur...

M. BÉRARD. Qu'est-ce?

BRISQUET, *de même.* Notre voiture est tirée de l'ornière.

M. BÉRARD. Mais, malheureux serviteur, vous ne vous déferez donc jamais de cet air mystérieux que vous mettez à tout...

« Et jusques au bonjour... il dit tout à l'oreille.»

Comme l'a dit notre divin Molière.

SAINT-GODARD, *à part.* Encore un classique! (*Montrant Brisquet.*) Et comme le voilà pâle!.. on dirait d'une statue antique!

BRISQUET. C'est que je viens d'apprendre des choses à faire frémir la nature!

M. BÉRARD. Qu'est-ce donc? voyons.

SAINT-GODARD. Encore quelque vision du bonhomme... depuis que nous sommes

en Italie, il voit des brigands partout! il en a vu même dans le Vatican...

M. BÉRARD. Laissez-le parler.

BRISQUET. Savez-vous, monsieur, comment s'appelle cette auberge?

SAINT-GODARD. Imbécille!.. est-ce que nous n'avons pas vu l'enseigne... l'hôtellerie de la Madone.

BRISQUET. Oui, l'enseigne porte : hôtellerie de la Madone; mais on l'appelle l'hôtellerie des Bandits.

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!.. quelle histoire!..

SAINT-GODARD. Veux-tu bien t'en aller, poltron!

BRISQUET. Poltron! tant que vous voudrez, mais pendant que j'étais dans la voiture, pour vous apporter cette cassette que monsieur m'a tant recommandée, j'ai attendu le postillon qui disait à l'hôtelier : « Vous ne me donnez que ça?.. c'est la » dixième voiture que je verse, cette se- » maine, devant l'hôtellerie des Bandits.. »

M. BÉRARD. Il est impossible que vous ayez entendu cela!..

BRISQUET. Je l'ai entendu positivement, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, M. Brisquet, que vos éternelles frayeurs me fatiguent l'esprit, et que...

SAINT-GODARD. N'allez-vous pas vous effrayer, imprimeur sans caractère!

M. BÉRARD. Mon neveu, j'espère avoir prouvé dans notre voyage que j'étais aussi brave que vous!.. Brisquet, appelez ma fille, je veux me remettre en route à l'instant même!

BRISQUET. Hélas! monsieur, un postillon qui vient de passer, dit : qu'à deux lieues d'ici, la route est impraticable... l'orage a fait déborder un torrent!

SAINT-GODARD. Bien! très bien!.. des obstacles, des aventures... c'est charmant en voyage! (*Criant.*) Ohé!.. à nous les bandits!

SCÈNE X.

Les Mêmes, ALBERT.

ALBERT, *avec sa carabine.* Quel est ce bruit?

BRISQUET. Ah! monsieur... je crois qu'en voilà un bandit!..

M. BÉRARD. Quelle idée!.. c'est un voyageur comme nous... c'est le costume national...

SAINT-GODARD, *à part.* Voilà un gaillard que je ne voudrais pas rencontrer dans un chemin creux!

M. BÉRARD, *bas.* Brisquet, allez dire qu'on mette les chevaux, je vais chercher ma fille... L'air de ces Marais commence à m'incommoder étrangement.

Il sort.

SCÈNE XI.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT, *à part.* Ces étrangers me paraissent ignorer les dangers qu'ils courent dans cette hôtellerie...

SAINT-GODARD, *à part.* Comme il m'examine!.. montrons de l'assurance. (*Il se promène en chantant.*) Diavolo, Diavolo, Diavolo!

ALBERT, *s'approchant de lui.* Si je ne me trompe, monsieur est français!

SAINT-GODARD. Non, monsieur, je suis Anglais (*A part.*) Quelle atroce figure!.. il me ferait croire aux bandits, lui!..

ALBERT. Oserais-je adresser à monsieur une question?

SAINT-GODARD. Faites, monsieur. (*A part.*) Mon gaillard, je te vois venir.

ALBERT. Monsieur va-t-il à Rome ou à Venise?

SAINT-GODARD, *à part.* Est-il curieux, donc! (*Haut.*) Monsieur, je n'en sais rien.

ALBERT. Ma demande vous paraît peut-être indiscrète, monsieur; mais nous aurions pu voyager ensemble et nous protéger mutuellement.

SAINT-GODARD. Nous protéger!.. (*A part.*) Voilà la peur qui commence à me prendre.

ALBERT. Avez-vous des armes?

SAINT-GODARD, *à part.* Voyez-vous la question insidieuse!.. (*Haut.*) Oui, oui, monsieur, nous avons des armes, des pistolets, des sabres, des tromblons même!

ALBERT. C'est un sot; ma foi, qu'il s'arrange!.. (*Musique de patrouille.*) Qu'est-ce donc?.. la patrouille des sbires qui revient de ce côté... ne me rappelons pas à sa mémoire.

Il rentre.

SAINT-GODARD. Voyez-vous, voyez-vous... la gendarmerie qui passe lui a fait peur... le cher oncle a raison... ce climat ne nous convient nullement.

SCÈNE XII.

SAINT-GODARD, M. BERARD, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Air de M. T***.

Quoi? mon père, partir déjà.

M. BÉRARD.

Je brûle de revoir la France!

SAINT-GODARD.

Cher oncle, fesons diligence
Ou cet air cruel nous tuera. *bis.*

ENSEMBLE.

M. BÉRARD.

Il faut partir à l'instant même,
Un air pur doit te soulager,
Car de te voir ainsi changer,
J'éprouve une frayeur extrême.

SAINT-GODARD *et* AMÉLIE.

Ah! qu'il est doux de voyager
Quand on voyage sans danger. *bis.*

AMÉLIE.

Ah! quel chagrin de voyager,
Loin de ce pays étranger. *(bis)*

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MARCO.

MARCO.

Eh quoi, messieurs, quoi, vous partez déjà?
On dit pourtant la route impraticable.

M. BÉRARD.

Oui, nous partons à l'instant, il le faut;
De ces marais l'air est insupportable.

SAINT-GODARD, *le payant.*

Partons, partons! *bis.*

MARCO.

Bon voyage, messieurs; mais je crois, entre nous!
Que mon auberge était bien plus sûre pour vous;

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Ah! quel chagrin de voyager, etc.

SAINT-GODARD.

Ah! qu'il est doux de voyager
Lorsqu'on voyage sans danger.

MARCO, *à part, frottant ses mains.*

Ils ont raison de voyager;
Moi, je n'y vois aucun danger.

M. Bérard, Saint-Godard et Amélie sortent.

SCENE XIV.

MARCO, FLORETTA.

MARCO, *à la porte.* Les voilà partis... ils n'iront pas bien loin!

FLORETTA. Elle est heureuse, cette jeune fille!.. elle est avec son père, avec celui qu'elle aime, tandis que moi...

Marco revient.

MARCO. Floretta, ma carabine?

FLORETTA. La voilà, maître.

MARCO. Garde l'hôtellerie, mon enfant; et, s'il se présente quelqu'un, les plus grands soins, les plus grands égards... entends-tu?

FLORETTA. Oui, maître.

MARCO. Je ne tarderai pas à revenir.

Il sort.

SCÈNE XV.

FLORETTA, *ensuite* ALBERT.

FLORETTA. Seule!.. seule!.. pour la première fois, depuis trois mois; profitons du moment... (*Elle appelle.*) Seigneur Carlo!.. seigneur Carlo!..

ALBERT, *entrant.* Vous m'appelez, ma belle enfant?

FLORETTA. Je ne sais pas qui vous êtes.. mais vous m'inspirez la plus grande confiance, et je me jette à vos pieds.

Elle se jette aux genoux d'Albert, les mains croisées et suppliantes.

ALBERT. Que faites-vous?

FLORETTA. Sauvez, sauvez une infortunée que des misérables ont enlevé à sa famille.

ALBERT, *la relevant.* Comment, vous seriez?..

FLORETTA. Je suis la fille d'un noble Florentin, et la fiancée du jeune comte Salviati, secrétaire d'ambassade... Mon père m'avait envoyée, il y a trois mois, à Naples, visiter ma tante, dont j'attends quelque fortune... ma vieille gouvernante et moi, sommes tombées au pouvoir de Marco et ses enfans... ma gouvernante est morte de frayeur; et moi, sachant que mon père est trop pauvre pour payer une rançon... j'ai fait semblant de me résigner à mon sort, en attendant l'occasion favorable d'échapper à ces bandits... elle se présente aujourd'hui, pour la première fois... Sauvez-moi!.. sauvez-moi!.. et comptez sur la reconnaissance de mon père...

ALBERT. Oui, ma belle enfant, oui, je

vous ramènerai à votre famille, à votre fiancé ; si, toutefois, je puis échapper moi-même à ceux qui me poursuivent... mais, où est donc l'hôtelier?

FLORETTA. Il est allé dépouiller les voyageurs qui viennent de partir.

ALBERT. Le scélérat!

FLORETTA, *vivement*. Oh! j'étais bien sûre que vous n'étiez pas un malfaiteur, vous!..

ALBERT, *surpris de son exaltation*. Ah! vous croyez que je ne suis pas... (*A part.*) De la prudence!

FLORETTA. Venez!.. hâtons-nous de partir!.. le cheval de Fabio est encore dans l'écurie... (*Musique.*) Grand Dieu!

ALBERT. Qu'entends-je!

FLORETTA. Il n'est plus temps!.. ce sont les bandits!

ALBERT. Rassurez-vous!.. voici l'heure de la sieste; nous trouverons une occasion favorable...

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FABIO, Bandits *chargés de butin.*

CHŒUR.

Air *de Joviat.*

Victoire! victoire!
Ah! pour nous, quelle gloire!
Victoire, victoire!
Le butin
Est certain!

FABIO. Posez là ces marchandises... en attendant le partage... Floretta, où est mon père!

FLORETTA. Il est allé arrêter une voiture.

FABIO. Tout seul!.. le brave homme!.. (*Voyant Albert.*) Tiens! vous êtes encore ici, et pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné, mon père?

ALBERT. Il ne me l'a pas proposé, sans cela... je ne recule jamais devant une bonne affaire... il s'est peut-être méfié de moi.

FABIO. Dam! mon cher, l'arrestation du cardinal Caprara vous fera le plus grand tort!..

ALBERT. Eh morbleu! pourquoi votre cardinal ne voyage-t-il pas comme les anciens apôtres?

Air *de l'Anonyme.*

Il faut ici vraiment que je le dise,
De l'Evangile il ne suit pas la loi;
Convenez-en, les princes de l'Eglise
Ne devraient pas voyager comme un roi.
Leur équipage, à travers la poussière,
Roule éclatant et d'or et de couleurs.
L'humble bâton qui soutenait Saint-Pierre
Ne tentait pas autrefois les voleurs.

FABIO. C'est un payen. (*Murmures des bandits.*) Eh! voilà mon respectable père.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, MARCO, *avec une cassette et plusieurs autres objets sous les bras.*

MARCO. Ah! ah! c'est déjà fait?

FABIO. Et vous?

MARCO. Fini!.. Ils étaient pourtant là trois hommes; mais des poltrons comme je n'en ai jamais vu : j'ai rejoint la voiture au grand taillis, à deux pas d'ici; car la route est mauvaise, et le postillon est des nôtres. J'ai mis mon masque, et, le pistolet au poing, j'ai prié ces messieurs de me donner ce qu'ils avaient... Ils ne se le sont pas fait dire deux fois, et ils m'ont remis en tremblant tout leur bagage. Mais, un instant, voici trois bijoux superbes que je demande à garder, parce qu'ils sont bénis et qu'ils viennent de notre saint-père le Pape. (*Il se découvre.*) J'en mettrai au partage la valeur en argent; car ce n'est pas moi qui voudrais vous faire du tort... vous connaissez mes principes. Les voilà, vous les estimerez. (*Il les met sur la table.*) Voyons d'abord ce qu'il y a dans cette cassette si lourde.

TOUS. Voyons! voyons!

MARCO, *faisant sauter la serrure*. Hein! qu'est-ce que je vois là... (*Il lit.*) « Pierre » de Pompeïa, pierre du Vésuve, pierre du » tombeau de Virgile, pierre du temple de » Jupiter... » Au diable! je suis volé!

TOUS, *riant*. Ah! ah! la bonne prise!

MARCO. Et cet imbécille qui appelait ça son trésor; c'est égal, les bijoux valent la course, et pourtant il fait une chaleur. (*Il s'assied et appelle.*) Floretta!

TOUS. Floretta!

FLORETTA, *rentrant*. Qu'est-ce?

MARCO. Du vin!

FABIO. Et pour nous égayer, une chanson en l'honneur des bandits... Qui est-ce qui va chanter?

MARCO. Eh parbleu! le montagnard qui est là dans un coin comme un sournois.

ALBERT. Mais...

MARCO. Chante donc!

ALBERT. Allons, puisque vous le voulez,

donnez-moi cette mandoline.

MARCO. Il sait tout faire ce brigand-là, parce qu'il a reçu une éducation soignée. (*Aux bandits.*) Silence! vous autres.

Ils se groupent.

ALBERT. C'est la ballade favorite des enfans de la Calabre.

MARCO, *buvant.* Des bons enfans de la Calabre.

ALBERT.

Air *de Castil-Blaze.* (Chaumière moscovite.)

Venez, venez, filles de la montagne,
Car dès demain le bandit Feraldo
Veut, parmi vous, choisir une compagne,
Pour faire vivre un nom qu'il rend si beau!
Vous le savez : il est riche, il est grand,
Heureuse enfin l'épouse du brigand!

CHŒUR.

Vous le savez, etc., etc.

ALBERT.

Même air.

De vingt beautés du haut de la montagne
On vit soudain le cortége accourir :
Chacune veut devenir sa compagne,
Au beau brigand chacune vient s'offrir;
Mais lui, disait tout bas, en souriant :
Ce n'est pas là l'épouse du brigand!

CHŒUR.

Mais lui disait, etc., etc.

ALBERT, *ralentissant son chant.*

Même air.

Du Mont-Albi, Liva, la chevrière,
Aux cheveux noirs, à l'œil vif et petit,
Modestement arriva la dernière,
Baissa les yeux, et Feraldo lui dit :
Reste avec moi : c'est toi, ma belle enfant,
Qui deviendra l'épouse du brigand!

CHŒUR.

Reste avec moi, etc., etc.

Ils s'endorment. La musique continue.

FLORETTA, *bas.* Ils sont endormis!..

ALBERT. Vite! le cheval de Fabio.

FLORETTA. Nous prendrons un de ceux qui sont là. Venez.

ALBERT, *vivement et bas.* Attendez!

FLORETTA, *inquiète.* Qu'allez-vous faire?

ALBERT, *venant à la table où sont les bijoux.* Cette bague... cette montre... cette tabatière!.. L'occasion est trop belle.

Il s'en empare.

FLORETTA, *à part, avec effroi.* Oh! mon dieu! mon dieu! c'est encore un bandit!..

ALBERT. Venez... il n'y a pas un instant à perdre!

La musique continue. Ils sortent doucement.

SCÈNE XVIII.

MARCO, FABIO, LES BANDITS.

MARCO, *rêvant.* C'est un présent de Sa Sainteté, et je le garde... par respect pour le Saint-Père.

On entend un coup de fusil. Les brigands s'éveillent avec un cri.

FABIO, *courant au fond.* Nous sommes trahis!.. Carlo s'enfuit avec Floretta!

MARCO, *s'éveillant.* Carlo!.. et les bijoux ont disparu!.. Un vol... chez moi... dans l'hôtellerie de la Madone... quelle horreur!.. Courez après ce brigand.

TOUS. A cheval! à cheval!

Ici l'Angélus sonne au couvent voisin.

MARCO. L'Angélus! enfans, à genoux!

FABIO. Mais, ils vont s'échapper pendant ce temps!

MARCO. C'est égal : les principes avant tout!

Les bandits se mettent à genoux. L'Angélus du soir sonne. L'orchestre joue l'air connu sous cette dénomination, et le rideau tombe sur ce tableau.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIEME.

Un riche salon préparé pour le jeu, et ouvert sur un jardin illuminé.

SCÈNE I.

AMÉLIE, *sortant de la porte à droite; elle se retourne et parle à la cantonnade.*

Prenez bien garde d'être aperçu!.. et refermez la petite porte... (*Elle vient en scène.*) C'est bien mal de tromper ainsi mon père!.. mais mon cousin, M. Saint-Godard, est si maussade... et M. Albert est si bon, si aimable, si bon! il a pourtant des secrets pour moi... pour moi, qui l'aime tant... mais moi, n'en ai-je pas aussi pour mon père... Ah! je suis bien coupable...

SCÈNE II.

AMÉLIE, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement.* Mademoiselle...

AMÉLIE. Eh bien!

BRISQUET, *avec mystère.* Votre coiffeur va venir.

AMÉLIE. C'est bien!.. Êtes-vous allé chez M. Deligny? sa femme viendra-t-elle à notre bal?

BRISQUET. Elle est au désespoir, mademoiselle; mais elle donne aussi un bal ce soir... Vous savez que tout le monde, à présent, veut avoir son bal. Au carnaval dernier, la perruquière a donné le sien dans son arrière-boutique... et un bal travesti, encore... j'y étais.

Air de la Colonne.

A ce raout d'une espèce nouvelle,
Les masques n'étaient pas nombreux,
Sur la commode, une chandelle
Eclairait un quadrille à deux...
La fruitière y dansait au mieux.
Une vive et brune bergère
S'amusait fort, en intrigant,
Mais, pour souper, ayant ôté son gant,
On reconnut la teinturière.

AMÉLIE, *souriant.* Quant à moi, mon intention est louable en donnant cette petite fête, c'est pour distraire mon pauvre père qui, depuis notre voyage en Italie, il y a trois ans, et notre aventure des Marais Pontins est presque toujours souffrant.

BRISQUET. Il est sûr que nous eûmes tous une fière peur!.. depuis ce jour, M. votre père à la monomanie des voleurs... il croit en voir partout!.. et toutes nos portes sont garnies de verroux comme celle d'une prison... un rien l'alarme, une histoire de voleurs le rend malade, et il a renvoyé tous ses journaux, parce qu'ils parlaient trop souvent de vols et de meurtres.

AMÉLIE. J'ai pensé qu'un bal changerait un peu ses idées.

BRISQUET. C'est possible... il est bien plus gai depuis qu'il s'en occupe; mais, votre cousin, M. Saint-Godard, est toujours là, qui se fait un malin plaisir de lui rappeler notre aventure d'Italie, aventure, qui lui fit peut-être autant de peur qu'à nous.

AMÉLIE. Silence! voici mon père.

SCÈNE III.

Les Mêmes, M. BÉRARD.

M. BÉRARD. Eh bien! mon enfant, tu n'es pas encore prête? tu le vois, je suis déjà en grande tenue; et je ne te dissimulerai pas que je me propose de beaucoup m'amuser... nous allons passer une nuit de plaisir!.. Mais comment se fait-il que toi, la reine de la fête?

AMÉLIE. Ne me grondez pas, mon bon père, j'attends mon coiffeur... il faut que votre Amélie éclipse, ce soir, toutes les demoiselles.

M. BÉRARD. Petite coquette!.. du reste, j'espère bien éclipser, moi, tous les papas. (*A Brisquet.*) Brisquet, avez-vous porté mon invitation à M. Albert, notre locataire du petit pavillon du jardin?

BRISQUET. Oui, monsieur, et il m'a paru enchanté!

M. BÉRARD. Je ne pouvais pas l'oublier; un jeune homme qui m'a été adressé par mon avocat; un jeune homme charmant qui me paie 650 francs le loyer d'un pavillon que je n'avais jamais loué jusqu'ici, que 400 francs... et comme propriétaire...

AMÉLIE, *riant.* Oh! M. Albert a d'autres qualités... et quand vous saurez, mon père, quel service important il nous a rendu.

M. BÉRARD. Un service à nous!.. Que veux-tu dire?

AMÉLIE. C'est encore un secret!.. et il

m'a prié de vous le laisser ignorer... jusqu'à demain matin...

M. BÉRARD. Quel mystère?..

AMÉLIE. Oh! vous serez bien surpris!.. il a une grande demande à vous faire... et j'espère que vous ne le refuserez pas, car c'est un jeune homme aimable, rangé, qui ne sort jamais.

BRISQUET. Que la nuit.

M. BÉRARD. La nuit!

AMÉLIE. La nuit!

BRISQUET. Dam! de dix heures à deux du matin.

AMÉLIE, *à part*. Il ne m'a jamais dit cela. (*Haut.*) M. Brisquet se trompe, mon père.

BRISQUET. Mademoiselle, le concierge qui tire le cordon, ne peut pas se tromper, et c'est lui qui l'a dit... il a même ajouté que ce jeune homme lui était suspect...

M. BÉRARD. Suspect... suspect... mon meilleur locataire... vous voilà encore, M. Brisquet, avec vos conversations ridicules; je vous déclare...

AMÉLIE. Mon père!

Air : *Valse de Robin des Bois.*

Allons, égayez-vous bien vite,
Car, notre bal sera charmant!
Egayez-vous, moi, je vous quitte,
Car là-bas, mon coiffeur m'attend.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *avec un énorme bouquet.* Ma cousine, ma belle cousine...

Mettez ces fleurs auprès des vôtres,
Votre fraîcheur les parera,
Et si vous dansez avec d'autres,
Mon bouquet du moins sera là.

(*Parlé.*) En voilà du classique!

ENSEMBLE.

Allons, égayons-nous bien vite,
Car, notre bal sera charmant!
Va, mon enfant, va tout de suite,
Car là-bas, le coiffeur t'attend.

AMÉLIE.

Allons, égayez-vous, etc.

Elle sort.

SCÈNE V.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD, BRISQUET.

SAINT-GODARD. Délicieuse cousine!.. cher oncle, hâtez-vous de nous marier!.. que nous respirions tous... sous le même toît... et que je sois là, pour vous défendre des voleurs, comme dans les Marais Pontins.

M. BÉRARD. Oh, ne reparlez donc jamais de ça!

Il s'éloigne.

SAINT-GODARD. C'est à Brisquet que j'en parle, cher oncle... Dis donc, Brisquet, ai-je montré du courage en cette circonstance!

BRISQUET. Mais pas trop... Vous avez bravement donné votre belle montre à répétition, qui venait du Saint-Père.

SAINT-GODARD. C'est vrai, je l'ai donnée, et je ne pouvais pas faire autrement... les bandits me la demandaient... d'ailleurs... mon oncle aussi a donné sa tabatière... et ma cousine donc... mais, ma contenance a seule mis ces misérables en fuite... pourtant, ils étaient au moins trente.

BRISQUET. Comme la peur exagère les objets, moi, monsieur, je n'ai compté que quatorze malfaiteurs... n'est-ce pas monsieur? que ces voleurs...

BÉRARD. Encore! silence! je vous l'ordonne! Saint-Godard, vous nous aviez promis un proverbe ..

SAINT-GODARD. Oui, cher oncle, et Cior, le célèbre Cior, le coiffeur à la mode... a dû m'apporter les costumes que j'ai commandés... Brisquet, va voir s'ils sont arrivés.

BRISQUET. Oui, monsieur.

Il sort.

SCENE VI.

M. BÉRARD, SAINT-GODARD.

BÉRARD. Et quel est le titre de votre proverbe, Saint-Godard?

SAINT-GODARD. Le titre!... est encore un mystère .. et surtout pour vous... cher oncle... qu'il vous suffise de savoir... que c'est du Théodore Leclerc... classique en ce genre .. le Molière des paravents...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, BRISQUET *revenant avec mystère.*

BRISQUET. Monsieur.

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

BRISQUET, *toujours avec mystère.* Monsieur Albert demande s'il peut entrer.

M. BÉRARD, *impatienté.* Mais, certainement...

Brisquet sort.

SAINT-GODARD. M. Albert... votre sournois de locataire... un Italien réfugié, qui se permet presque de faire les doux yeux à ma cousine, et dont la figure que j'ai vue quelque part, ne me revient pas du tout... si vous m'aviez consulté...

M. BÉRARD. Taisez-vous, le voilà!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, ALBERT.

ALBERT. Mon cher propriétaire, vous ne douterez pas de mon empressement à me rendre à votre aimable invitation, car, je vois que j'arrive le premier.

SAINT-GODARD, *bas.* Il ne sait pas vivre.

M. BÉRARD, *bas.* Taisez-vous!

SAINT-GODARD, *bas.* Tous ceux qui arrivent les premiers ne savent pas vivre.

M. BÉRARD, *bas.* Il faut pourtant bien que ce soit quelqu'un.

SAINT-GODARD, *bas.* J'en reviens à mon dire... j'ai déjà vu cette figure d'Italien... mais, en quel endroit? j'ai beau chercher.

M. BÉRARD. Eh! bien, monsieur, comment vous trouvez-vous du climat de Paris?... il ne vaut pas celui de votre belle Italie.

ALBERT. Ah! oui, je sais que vous avez fait un voyage dans ma patrie.

SAINT-GODARD. Et un fameux encore... des aventures...

M. BÉRARD, *bas. Taisez-vous!* (*Haut*). Oui, oui... nous avons vu Rome, Venise.

SAINT-GODARD. Naples!...

M. BÉRARD. Naples! séjour délicieux... quel ciel pur!... J'ai été continuellement malade à Naples... le siroco m'incommodait beaucoup... et je gardai constamment la chambre... Mon Amélie, sortait quelquefois avec les dames de l'hôtel.

ALBERT. Oui.... je fus assez heureux pour la rencontrer quelquefois dans leurs promenades... et l'image de votre aimable fille ne s'était plus effacée de ma mémoire.. elle a de ces figures qui ne s'oublient pas... jugez donc de ma surprise, quand je la retrouvai à Paris, chez M. Deligny, l'avocat, qui a bien voulu me recommander à vous.

SAINT-GODARD, *à part.* Tiens! tiens! tiens! on dirait presque d'un roman...

ALBERT.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, monsieur, de votre Amélie,
L'image remplissait mon cœur.
Où trouver femme plus jolie,
Où rencontrer plus de candeur.
Ah! sans le malheur de ma vie,
Je vous aurais, en vérité,
Proposé le plus doux traité
Entre la France et l'Italie.

BÉRARD. C'eût été beaucoup d'honneur pour nous, monsieur... mais, ma fille est au moment d'épouser son cousin...

SAINT-GODARD. Que voici... si vous voulez bien le permettre...

ALBERT. Vous êtes bien heureux, monsieur.

SAINT-GODARD. Heureux!... ce n'est pas encore précisément le mot... mais je me flatte qu'incessamment...

ALBERT, *à part.* C'est ce que nous verrons.

M. BÉRARD. Mais nos invités arrivent... voici l'heure des plaisirs...

On entend l'orchestre.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, AMÉLIE *sous un charmant costume au choix de l'actrice. Invités.*

CHŒUR.

Que ce soir la gaîté s'allie
Au son des instrumens joyeux
Une nuit d'aimable folie
Nous est promise dans ces lieux,

AMÉLIE. Mon bon père, comment me trouvez-vous?

M. BÉRARD. Je ne te dissimulerai pas que je te trouve charmante...

SAINT-GODARD, *à Albert, en montrant Amélie.* Et dire que ça va m'appartenir...

ALBERT, *bas, avec force.* Peut-être, monsieur...

SAINT GODARD. Quels yeux italiens il m'a lancé!... où diable ai-je donc vu cette figure effrayante?

M. BÉRARD. Ah!... j'entends l'archet de la folie! ces bosquets sont illuminés; allons jeunes gens, la main aux dames...

ALBERT. Mademoiselle veut-elle m'accorder la première contredanse?

AMÉLIE. Mais...

SAINT-GODARD. Pardon, pardon, monsieur, mais, à Paris, la première contredanse est pour le prétendu.

ALBERT, *prenant la main d'Amélie.* En Italie, ce n'est pas cela, monsieur, et je ne change rien à mes usages.

SAINT-GODARD. C'est différent.

Il s'éloigne.

CHŒUR.

Que cette soirée, etc., etc.

La société se rend dans la salle du bal.

SCÈNE X.

M. BÉRARD, Quelques INVITÉS.

Des jeunes gens se sont mis à des tables de jeu.

M. BÉRARD. Comment? des jeunes gens autour du tapis vert, tandis qu'il y a peut-être là-bas, des dames qui ne dansent pas! c'est mal, messieurs, c'est très mal... à vous, les dames; à nous, les cartes... Ils n'ont pas l'air de m'entendre.

PREMIER JOUEUR, *un tout jeune homme.* Cent francs de ce côté.

M. BÉRARD. Cent francs!.. cent francs!.. je vous déclare que je m'oppose...

PREMIER JOUEUR. Laissez donc, papa Bérard... et allez danser un galop.

M. BÉRARD. Un galop... monsieur... la danse n'est pas ce que j'aime... comme dit la chanson.

PREMIER JOUEUR, *à part.* Je sais un moyen de le faire partir. (*Haut.*) A propos, papa Bérard, avez-vous lu le *Journal de Paris* d'aujourd'hui?

M. BÉRARD. Je me privé de ce plaisir depuis trois ans.

PREMIER JOUEUR. Vous auriez lu qu'il s'est commis dans la capitale, la nuit dernière, six vols et trois assassinats.

M. BÉRARD. Oh!.. si nous parlions d'autre chose, messieurs?..

DEUXIÈME JOUEUR. Et de quoi voulez-vous qu'on parle, papa Bérard? Les journaux ne sont pleins que de vols, d'assassinats et de suicides!

M. BÉRARD. De suicides... cela m'est égal, parce que je suis bien sûr que ça ne m'arrivera jamais... mais les voleurs..

DEUXIÈME JOUEUR. Il paraît que vous allons passer une saison épouvantable!.. On dit qu'une bande de brigands italiens est venue s'établir à Paris.

M. BÉRARD. Je vous déclare, messieurs, que je ne crois pas un mot de tout cela.

PREMIER JOUEUR. C'est pourtant dans le *Moniteur.*

M. BÉRARD. Dans le *Moniteur?*

PREMIER JOUEUR. Partie officielle... on donne cet avis aux propriétaires, pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes.

M. BÉRARD. Pardon, messieurs, je vais voir si tout va bien dans le bal.

PREMIER JOUEUR. Nous en voilà débarrassés.

DEUXIÈME JOUEUR. C'était le seul moyen de le faire partir.

Musique.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, SAINT-GODARD.

SAINT-GODARD, *retenant M. Bérard en entrant.* Ah! cher oncle, c'est vous que je cherche... je viens d'être frappé d'un trait subit de lumière!

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

SAINT-GODARD. Ce M. Albert, votre locataire, qui danse avec ma prétendue.

M. BÉRARD. Eh bien?

SAINT-GODARD. Devinez où je l'ai vu?

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas que je ne suis point sorcier.

SAINT-GODARD. Je l'ai vu dans les Marais Pontins, à l'hôtellerie des Bandits!

M. BÉRARD. L'hôtellerie des Bandits!.. quelle singulière coïncidence avec la nouvelle de ces messieurs... mais, non, non, non; mon avocat me l'a recommandé; et puis, cette figure si noble...

SAINT-GODARD. Est-ce que les brigands n'ont pas toutes les figures à leur disposition?.. il prendrait la mienne, s'il voulait.

PREMIER JOUEUR. Un rentrant?

M. BÉRARD. Me voilà... me voilà!.. j'ai besoin de me distraire de toutes ces idées; ma tête est un vrai volcan!.. un Vésuve!..

PREMIER JOUEUR. Allons, allons, M. Bérard.

M. BÉRARD. Voilà, voilà!

Il s'assied et joue.

SAINT-GODARD, *à part.* Oh! quelle idée!.. c'est lui... ce costume de mon proverbe le forcera de se trahir!.. Le voici... dissimulons... style de bandit... Un joueur!

Il s'assied à la table de jeu qui est à droite.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ALBERT.

ALBERT, *à part et venant s'asseoir sur le fauteuil qui est devant la table où fut placé*

Saint-Godard auquel il tourne presque le dos. Amélie est loin d'être rassurée, et je ne puis lui dire toute l'affreuse vérité car j'ai promis à mes amis de garder le silence sur ma fâcheuse position; je l'ai promis surtout à ma généreuse protectrice, à cette aimable Floretta que j'ai sauvée, il y a trois ans, en Italie, et qui est aujourd'hui l'épouse de l'envoyé de Toscane à Paris.

SAINT-GODARD, *à part.* Avec ça, ce n'est pas tout-à-fait la même physionomie... Monsieur...

ALBERT, *à part.* Elle m'avait fait espérer une heureuse nouvelle pour ce soir... mais il paraît...

SAINT-GODARD, *lui frappant sur l'épaule.* Monsieur... j'ai l'honneur de vous attendre.

ALBERT, *tournant à peine la tête.* Pourquoi faire?

SAINT-GODARD. Pour jouer.

ALBERT. Je ne joue jamais, monsieur.

SAINT-GODARD. C'est différent.

PREMIER JOUEUR. M. Bérard a gagné.

M. BÉRARD. Vous croyez, c'est possible... je suis d'une certaine force à l'écarté; alors, un rentrant!..

ALBERT, *se levant.* Me voilà!

M. BÉRARD. Dieu! c'est lui!

SAINT-GODARD. Est-il malhonnête... si je voulais, je pourrais me croire insulté, mais je ne le veux pas, d'ailleurs, je suis en train de dissimuler... Un joueur...

M. BÉRARD. Saint-Godard, venez parier pour moi.

SAINT-GODARD, *se levant* Impossible, cher oncle, je suis retenu pour dix-neuf contredanses, toutes les jolies femmes du bal veulent m'avoir.

UNE VIEILLE DAME, *entrant du fond.* Eh bien, M. Saint-Godard, la contredanse est commencée; je vous attends.

SAINT-GODARD, *rentrant.* Me voilà, belle demoiselle, me voilà!.. et de là j'irai prendre mon costume.

Il sort en dansant. Musique du bal.

ALBERT, *à M. Bérard.* A vous à faire, monsieur.

M. BÉRARD. Je marque le roi.

ALBERT Pardon, c'est la dame.

M. BÉRARD. Ah! je croyais... je suis tout bouleversé!

ALBERT. C'est moi qui marque le roi et je le joue.

M. BÉRARD, *jouant.* Fort bien... fort bien...

ALBERT. Vous êtes volé, monsieur.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, que, chez-moi, depuis trois ans, on a adopté l'usage de dire, je marque deux points.

ALBERT, *qui a donné des cartes.* A vous à parler, monsieur.

M. BÉRARD. Pardon... des cartes, s'il vous plaît.

ALBERT. Impossible, monsieur.

M. BÉRARD. Alors, atout de la dame.

ALBERT. Je marque le roi.

M. BÉRARD. Encore!

Air *du Château perdu.*

Je suis surpris, il faut que j'en convienne
Vous le marquez pour la seconde fois;
On m'avait dit, jeunesse italienne,
Que vous n'étiez pas bien avec les rois.

ALBERT, *riant et jouant.*

Vraiment, monsieur, on ne nous connaît guère,
Et vous pourrez dire la vérité...
A tous les rois loin de faire la guerre,
Nous les aimons beaucoup... à l'écarté. *bis.*

Monsieur, vous êtes encore volé!.. oh! pardon de l'expression...

M. BÉRARD. Monsieur Albert gagne avec une facilité.

ALBERT. Allons, mon cher propriétaire, pour vous consoler, une petite prise...

Il lui offre du tabac.

M. BÉRARD. Volontiers, monsieur. (*Il reconnaît sa tabatière.*) Que vois-je! cette tabatière!..

ALBERT. N'est-ce pas qu'elle est admirable, monsieur?.. les clés de Saint-Pierre en diamans.

M. BÉRARD. Oui, elle est magnifique!.. (*A part.*) Je suis atterré... c'est la mienne! c'est le présent du Saint-Père! (*Haut.*) Elle doit vous avoir coûté bien cher?

ALBERT. Mais, non... (*Riant.*) Pas absolument.

M. BÉRARD. C'est un présent peut-être?

ALBERT. Oh! non! c'est une aventure je vous conterai cela?

M. BÉRARD, *tremblant.* Une aventure!.. ça me paraît assez clair.

ALBERT. Voulez-vous votre revanche?

M. BÉRARD. Non pas... je me trouve assez volé comme cela!

Musique du bal.

ALBERT. Allons, il paraît que j'ai mis en fuite tous les joueurs... rentrons dans le bal...

M. BÉRARD. Que faire! que résoudre!.. et ma fille!.. la plus forte tête de la maison qui n'est pas là. Ah! la voici...viens donc, Amélie, viens donc vite!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, AMELIE.

AMÉLIE. Qu'avez-vous, mon père?

M. BÉRARD. Mon enfant, il se passe, ici, des choses inouies!..

AMÉLIE. Quoi donc?

M. BÉRARD. Ce M. Albert, qui a l'air si doux, si bonnête...

AMÉLIE. Eh bien?

M. BÉRARD. Saint-Godard a cru le reconnaitre pour un des bandits qui nous dévalisèrent dans les Marais Pontins, et par une coïncidence singulière, ce jeune italien...

SCENE XIV.

Les Mêmes, BRISQUET.

BRISQUET, *mystérieusement*. Monsieur.

M. BÉRARD. Qu'est-ce encore?

BRISQUET. C'est une lettre...

BÉRARD. Une lettre!.. mais insupportable serviteur, ce mystère continuel.

BRISQUET. Oh! monsieur, c'est qu'il y en a du mystère, cette fois; cette lettre a été apportée par un domestique qui parle comme on parle dans les Marais Pontins.

M. BÉRARD, *prenant la lettre*. Les Marais Pontins... quelle observation ridicule et puérile (*Il lit.*) «Monsieur, connaissant tout »l'intérêt que vous prenez... au jeune Al»bert qui se cache chez vous.

AMÉLIE. Qui se cache...

M. BÉRARD. Il y a bien qui se cache.

BRISQUET. Monsieur...

M. BÉRARD. Eh bien!

BRISQUET. J'en étais sûr...

M. BÉRARD. Encore! silence! et laissez-nous, M. Brisquet... laissez-nous, je vous l'ordonne. (*Brisquet, sort; il lit.*) » Qui se »cache chez vous... je vous prie de lui »faire savoir qu'il ait à se tenir sur ses gar»des, car la police a dit-on, découvert sa »retraite...»

AMÉLIE. La police!

M. BÉRARD. La police! quelle effroyable complication de coïncidences!

AMÉLIE. Et cette lettre n'est pas signée?

M. BÉRARD. Attends... Ce n'est pas encore fini... (*Il lit.*) » Vous lui direz que ce « sont ses amis de Naples qui lui font don« ner cet avis important »

Signé, FLORETTA SALVIATI.

AMÉLIE, *à part*. C'est une femme qui lui écrit... quel mystère?

M. BÉRARD. Je te déclare, mon enfant, qu'il m'en coûte pour mésestimer un locataire de six cents cinquante francs; mais, réunis toutes les circonstances, et tu comprendras que je dois être dans un état horrible d'anxiété et de terreur!... car enfin, au moment où nous parlons, toute la bande est peut-être dans mes jardins... ils inondent mes bosquets... quelle nuit de plaisirs!...

Musique.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, SAINT-GODARD, *en costume de bandit.*

SAINT-GODARD. Je dois produire un effet colossal... Ah! voila mon oncle... une scène d'Italie. (*Il avance et lui dit rivement.*) Signor!...

M. BÉRARD, *avec un cri*. Ah! qu'est-ce donc?...

SAINT-GODARD. *Date mi la rostra superba tabatiera!*

M. BÉRARD. C'est Saint-Godard... quelle frayeur il m'a faite!

Il est forcé de s'asseoir.

AMÉLIE. Mon père... mon bon père, revenez à vous!

SAINT-GODARD. C'est le costume du proverbe, de Théodore Leclerc, que nous jouons .. vous savez bien... *le Brigand*...

M. BÉRARD. Saint-Godard, vous êtes mon vampire, vous êtes mon cauchemar, et je vous déclare que vous n'aurez pas ma fille!... Aide-moi à gagner ma chambre, mon enfant; je ne me sens pas bien!...

SAINT-GODARD. Croyez bien, cher oncle.

M. BÉRARD. Laissez-moi... et puisque vous voulez avoir cette superbe tabatière.. allez la demander à M. Albert... elle est en son pouvoir.

Il sort.

AMÉLIE, *le suivant*. Oh! quelle idée...

SCÈNE XVI.

SAINT-GODARD, *seul.*

Il est fou, ma parole d'honneur, ne va-t-il pas se persuader maintenant que monsieur Albert a sa tabatière!... Je crois avoir vu ce jeune homme dans les Marais Pontins... mais je n'en suis pas sûr... Le voici justement... Observons bien l'effet que va produire sur lui ce costume... (*Chantant.*) *Diavolo! Diavolo!*

SCÈNE XVII.

SAINT-GODARD, ALBERT.

ALBERT. La nuit avance et point de nouvelles! (*apercevant Saint-Godard,*) Ah! un déguisement!... nous ne sommes pourtant pas en carnaval... un costume qui a la prétention de rappeler nos bandits.

SAINT-GODARD, *à part.* Je crois qu'il se reconnais?

ALBERT. Il n'est pas tout-à-fait exact... il manque là deux poignards, deux pistolets et une carabine, surtout.

SAINT-GODARD. Chez nous, monsieur, ces divers ustensiles sont prohibés par la police.

ALBERT. Votre police a peur de tout... même de son ombre...

SAINT-GODARD. La police, monsieur, est une institution nécessaire et respectable... oui, nécessaire à cause de certaines gens...

ALBERT, *à part.* Que va-t-il dire?

SAINT-GODARD, *à part.* Je crois qu'il a pâli... Ferme... (*Haut*) Oui, monsieur.

Air : *De Préville et Taconnet :*

De ses suppôts la foule est innombrable,
Mais il faut bien applaudir ses rigueurs.
Car à présent il est incalculable
Comme à Paris on voit des malfaiteurs,
Tant pis pour ceux qui ne sont pas tranquilles;
Moi je le suis.

ALBERT, *qui s'est assis.*

Je conçois vos raisons,
Votre préfet connaît ses fonctions;
Nous délivrer des fats, des imbécilles
Ce ne sont pas ses attributions.

SAINT-GODARD, *à part.* C'est une épigramme contre les honnêtes gens.

ALBERT. Et personne ne vient!

BRISQUET, *criant du fond.* Monsieur...

SAINT-GODARD. Qu'est-ce?

BRISQUET. On vous attend pour le proverbe.

SAINT-GODARD. Déjà.

ALBERT, *tirant sa montre.* Je suis d'une inquiétude...

SAINT-GODARD. Quelle heure est-il donc?

ALBERT. Trois heures, monsieur.

SAINT-GODARD. Trois heures! impossible...

ALBERT. Voyez plutôt vous-même.

Il lui présente la montre.

SAINT-GODARD, *à part.* Que vois-je!... ma montre d'Italie... Je ne m'étais pas trompé... Ah! mon Dieu... je ne tiens plus sur mes jambes...

ALBERT. Qu'avez-vous donc monsieur? Vous changez de couleur, permettez...

SAINT-GODARD. Ne m'approchez pas... ne m'approchez pas...

Il se sauve.

SCÈNE XVIII.

ALBERT, *seul.*

Cet homme a perdu la raison!... et c'est un être pareil qui posséderait mon Amélie!... mais, quel sort puis-je lui offrir, moi, proscrit, et qui, peut-être, serai forcé de fuir encore.

SCÈNE XIX.

ALBERT, Invités, *au fond dans le jardin.*

Air : *Du Cid.*

Cédant, hélas! au malheur qui me presse,
En m'éloignant, mon vœu sera comblé,
Si, dans son ame, elle garde sans cesse,
Un souvenir pour le pauvre exilé.

CHŒUR, *dans le fond, à voix basse.*

Silence! *bis.*
Voyez son assurance!
Silence! *bis.*
On le dit
Un bandit!

ALBERT.

Même air.

J'ignore encore, en quel lieu de la terre
Je porterai mon destin isolé,
Mais, qui peut seul adoucir ma misère?
Un souvenir pour le pauvre exilé!

CHŒUR.

Silence! etc.

ALBERT, *surpris.* Pourquoi suis-je donc ici l'objet de la curiosité générale... je veux savoir...

Il va vers le fond. Tout le monde pousse un cri, et on ferme les portes.

SCÈNE XX.

ALBERT, AMÉLIE, *sortant de la chambre à gauche.*

ALBERT. Que signifie ce mystère?... Ah! chère Amélie... c'est vous!... pourriez-vous m'expliquer?...

AMÉLIE. Ce serait perdre un temps précieux, je viens vous sauver... car on va vous arrêter.

ALBERT. M'arrêter... Grand Dieu... si je tombe en leur pouvoir je suis perdu...

AMÉLIE. Perdu!... et moi qui ne pouvais le croire coupable...

ALBERT. Coupable!.. est-ce donc être coupable aux yeux d'Amélie que d'avoir des pensées généreuses?

AMÉLIE, *à part.* Il appelle cela des pensées généreuses!

ALBERT. Apprenez toute la vérité, chère Amélie!.. A Naples, mon amour pour la liberté m'avait entraîné dans une conspiration... je fus forcé de fuir à Paris, où je vivais paisiblement... on m'a fait un crime de mes antécédens et les honneurs d'un complot auquel je n'ai jamais songé... j'ai dû me dérober à toutes les poursuites; et, si je tombe au pouvoir de mes ennemis, je perds ma liberté et peut-être la vie... Voilà le mystère!..

AMÉLIE. Quoi! vous n'êtes qu'un conspirateur?

ALBERT, *tout surpris.* Que voulez-vous donc que je sois?

AMÉLIE. Et mon père!.. et Saint-Godard qui croyaient avoir vu entre ses mains... Ah! mon ami, si vous saviez quel bien vous me faites, et combien je suis heureuse.

ALBERT, *lui prenant la main.* Amélie!..

AMÉLIE, *avec un cri.* Ah!

ALBERT. Pourquoi cette frayeur?

AMÉLIE, *à part.* C'est ma bague!.. je ne puis plus douter de l'affreuse vérité. (*Haut*) Tenez, tenez, monsieur, voyez le danger que vous courez et fuyez.

Elle lui donne la lettre.

ALBERT. Que vois-je? grand Dieu!... Eh oui! fuyons... il le faut, fuyons à l'instant même.

CHŒUR, *en dehors.*

Air *de Frétillon.*

Quelle aventure, ô ciel! quelle méprise,
On le prenait ici pour un brigand.
Mais pour son cœur quelle douce surprise,
Annonçons-lui la fin de son tourment.

ALBERT.

Vous entendez leurs cris et leur délire.

AMÉLIE, *en pleurant à part.*

Je l'adorais et c'est un malfaiteur.
(*Haut.*)
Venez par là, je saurai vous conduire.

ALBERT.

Il n'est plus temps, je cède à mon malheur.

CHŒUR, *entrant par toutes les portes.*

Honneur, honneur au proscrit d'Italie,
Ce jour lui rend toute sa liberté:
Auprès de nous, désormais, qu'il oublie
Un sort injuste et sa sévérité.

ALBERT *et* AMÉLIE. Qu'entends-je?

SCÈNE. XXI.

Les Mêmes, M. BÉRARD, Toute la Société, FLORETTA.

M. BÉRARD, *hors de lui.* Ah! M. Albert, M. Albert, quelle nouvelle... recevez mes excuses... car je sais tout maintenant; et voilà madame la comtesse qui vient vous annoncer que vous êtes renvoyé de toute poursuite politique tant en France qu'en Italie.

ALBERT. Eh quoi, madame, c'est à vous?

FLORETTA, *lui donnant un écrit.* Pouvais-je oublier que je vous dois la liberté, l'honneur et la vie!.. J'ai fait bien des démarches, mais c'est à votre bon droit seul que vous devez la fin de vos malheurs.

M. BÉRARD. Je ne vous dissimulerai pas M. le comte, que tout le monde ici vous prenait pour un voleur; mais je vous déclare que je n'ai point partagé l'opinion générale... seulement, veuillez m'excuser..

SCENE XXII.

Les Mêmes, SAINT-GODARD, *amenant la garde nationale qui reste au fond.*

SAINT-GODARD. Par ici, par ici... grace à mes soins, il est cerné de toute part... Tenez, justement, le voici... Arrêtez-moi ce brigand-là!

M. BÉRARD. Que faites-vous, Saint-Godard?.. vous êtes absurde... c'est M. le comte Albert de Foscari.

SAINT-GODARD. Un comte... c'est possible!.. mais il ne m'a pas moins volé ma montre.

ALBERT. Sa montre!

SAINT-GODARD. Fouillez-le... j'ai des témoins qui la reconnaîtront.

ALBERT. Quoi? cette montre....

M. BÉRARD. Je ne dissimulerai pas à M. le comte qu'il a aussi entre les mains ma tabatière.

AMÉLIE. Et ma bague!

ALBERT. Eh quoi!.. tous ces objets sont à vous?